

## POSTFACE

par Charles Morazé

Au début d'audiences accordées par Indira Gandhi, on pouvait s'attendre qu'elle engageât les entretiens sur le développement par un avis passe-partout : « Je pense — disait-elle — aux femmes de nos villages. Il m'arriva de partager leurs jours et leurs peines : ce n'est pas rien de devoir porter tant de charges si lourdes. Remplacer les coussins de tête par des brouettes ou des charrettes, le bois des roues par des pneus et les ornières des pistes par des chemins en dur, apporterait déjà des améliorations notables. » Remarque en effet suggestive : la modernisation occidentale provint d'une expansion de la circulation et de ce qui la facilitait; ce processus serait donc général. En revanche, cette circulation alla chez nous de ports en ports et de villes en villes, avant de désenclaver les campagnes et d'y améliorer les activités, souci mis en avant par l'héritière du Pandit Nehru.

Pour comprendre l'Inde, faut-il donc retourner nos lunettes? Etrécir l'importance des urbanisations usinières afin de mieux sentir à pied nu le sol paysan? Grande question pour les planificateurs : industrie lourde d'abord ou d'abord des améliorations villageoises? Les modèles empruntés notamment à l'Union soviétique firent pencher vers la première option; il fallut bien ensuite réévaluer la seconde. L'Inde actuelle en conséquence présente encore des îlots hautement développés qui grandissent et s'élèvent au-dessus de marées d'improvisations forcées. Entre-temps les dénuements ruraux tendirent à devenir des misères faubouriennes. Accroître la productivité campagnarde entraîne le rejet vers les taudis des familles sans ressources, mais ne renonçant pas pour autant à leurs anciens comportements natalistes, cause d'une démographie galopante.

L'Europe (qui suscita les Calcutta, Bombay et autres lieux de décharges de populations attirées de loin) connut elle aussi cette urbanisation tentaculaire, accélérée par les améliorations rurales. Mais, déjà individualiste, elle rendit quasi spontané un renversement des mentalités : éduquer soigneusement très peu d'enfants plutôt que d'en jeter un grand nombre dans les hasards, en escomptant que les chanceux soutiendraient les

autres. Un dirigeant d'IBM se demandait, avant que sa firme ne quitte l'Inde, comment y inculquer le désir de consommer; vain projet quand une opinion répandue préfère vivre de peu mais solidairement. L'attrait du superflu porte aux gaspillages qu'Indira Gandhi, encore, condamnait en l'attribuant à l'économie de marché et à ses incitations concurrentielles. Il est vrai que l'Europe le paya de graves crises internes qui la jetèrent parfois en guerres auto-destructrices quand l'expansion colonialiste ne les palliait pas suffisamment.

Dira-t-on que l'immense Inde peut trouver en elle-même les exutoires que les colonies offrirent aux Occidentaux? Elle courrait le risque de dislocations internes dont elle n'est déjà que trop souvent menacée. Il lui faut, pour unir ses peuples, composer avec leurs inégalités et différences. L'Inde subsiste dans la mesure où elle fait masse et progresse en louvoyant. Sous la poussée de vents contraires, sa masse la retient, mais aussi assure ce qu'il faut de stabilité à des oscillations sur un parcours sans cesse réorienté. Les articles du présent numéro montrent fort bien la variété et le nombre des avancées, et ne nous laissent pour clore que d'évoquer ce que l'intuition suggère de désigner par « effet de masse ».

Nous n'insisterons pas ici sur des aspects assez connus. Révolution vertes, bio-gaz, énergie solaire et autres « ressources alternatives » (objet d'un secrétariat gouvernemental) délocalisent les réserves de main-d'œuvre plus qu'elles ne les épuisent. Quant aux migrations vers l'étranger, on sait de reste qu'elles demeurent encore largement celle de cerveaux.

Observons plutôt ce qui se passe dans la masse surpeuplant les villes. Là, une activité vibronnaire invente mille petits métiers pour survivre; une multiplication de bricolages innombrables et incontrôlables se répandent partout où une demande reste insatisfaite. Non seulement ces improvisations, d'éventuelle mauvaise qualité, réparent la production régulière, mais elles en compensent les déséquilibres. Dans l'Inde du Dieu aux multiples avatars et aux dieux dotés de six bras, les activités informelles, même quand elles semblent parasitaires, permettent à une masse de survivre et de fournir des contrepoids. Depuis bien plus longtemps qu'aucune autre culture, celle de l'Inde habitua ses peuples à se débrouiller pour surmonter les coups du sort. A un regard rationaliste, cette agitation de fourmilières paraît s'exercer au hasard. Ce serait le cas sans une longue accoutumance ayant aiguisé un instinct sans pareil pour se faufiler là où quelque chose reste à faire. Certes, des parasitismes coûtent cher et le nombre excessif des laissés-pour-compte offre un spectacle affligeant. Mais une nature luxuriante — dont les temples surchargés de figures entourant le symbole de la fécondité consacrent l'image — enseigne que la moindre des vies

est la vie, la vie sacrée dont l'éternelle roue (elle figure au centre du drapeau national) portera tôt ou tard dans une autre existence, vers le haut, les âmes de ceux qu'elle écrase dans leur existence actuelle.

La laïcité, principe d'Etat, n'abolit pas la religiosité des masses profondes. Effectivement assimilée, sans nostalgie et sans peine par ceux des Indiens qui, issus de hautes castes — notamment celle des brahmanes —, conservèrent dans leur modernisation une supériorité acquise dans d'autres conditions par leurs ancestrations privilégiées, la laïcité n'est pas aussi intégralement reçue par le reste des Indiens (y compris les descendants pauvres d'anciens favorisés de la hiérarchie culturelle). Il n'en va pas de l'Inde comme de nos pays où la reconnaissance des Droits de l'Homme relégua le divin dans l'intimité de consciences personnalisées. Faute que les capillarités sociales (pourtant encouragées par les films et la télévision) soient déjà en mesure d'épaissir et de renforcer suffisamment une classe moyenne trouvant son compte dans la laïcisation, deux logiques de comportement coexistent; elles biaisent plutôt que de se heurter de front. Ainsi l'Inde, bien que sujette à de vives violences mais ne relevant pas de la lutte des classes, procède davantage par évolution élastique plutôt que par révolutions brutales.

Aussi radicales que veuillent être les lois votées, les mesures décrétées (comme aussi les réglementations adoptées par les firmes s'inspirant de modèles importés), les mises en application laissent une marge souvent large à l'interprétation. Quand un Occidental s'en offusque, c'est qu'il méconnaît les besoins, les nécessités imposées par l'immensité diverse et massive de l'Inde. Des armatures trop rigides, des articulations trop mécanisées s'y rompraient ou, pis, feraient éclater un assemblage subtil de communautés composites. Une antique sagesse l'en préserve, accordant du flou aux frontières entre le licite et l'illicite, l'imposé et le spontané, comme entre le profane et le sacré.

La planification? Bien sûr; mais il ne lui a pas suffi d'adopter un peu de la concertation à la française pour éviter des gaspillages parfois énormes (ainsi quand les fruits d'une trop belle récolte furent stockés dans le plein air de terrains vagues où une mousson suivante les abîma). L'Inde dément les prétentions à trop prévoir de trop haut; sa force vient de poussées surgissant tout autant d'en bas.

En voici un exemple. Que de femmes désormais inutiles à la terre deviennent des travailleuses, dites indépendantes, mais en fait désarmées! L'abnégation d'une initiatrice du Gudjarat se met à leur service, à la manière de Gandhi, vivant au milieu d'elles. En vingt ans se constitua un syndicat hors normes, avant de faire reconnaître ses 155 000 adhérentes. L'élan ainsi donné aboutit à la création d'une commission gouvernemen-

tale chargée d'un secteur en passe de représenter 30 % de la production nationale.

Même quand l'initiative vient d'en haut, elle doit tôt ou tard prendre en compte les diversités de la masse indienne. Pousser le développement de la micro-informatique put s'inspirer d'abord de l'étatisme convenant à la mise en œuvre de l'énergie nucléaire. Vient le moment de compter avec la multiplicité culturelle des utilisateurs. Des appareillages identiques doivent être assortis de modes d'emploi à rédiger en quatorze langues, en attendant de les ajuster à des usagers de mille sortes. Nos économies de gaspillage jettent leurs ordinateurs vieillissés à la ferraille. On peut escompter qu'en Inde des fouilleurs de poubelles récupéreront ce qui peut encore servir à d'astucieux bricoleurs. Une ingéniosité inlassable peut beaucoup dans un pays offrant déjà les programmeurs les plus nombreux et les moins chers, mais non incompetents pour autant.

Ainsi progresse l'Inde en dépit de tant de conflits communalistes ou nationalistes ne relevant pas du marxisme.

L'Indépendance indienne eut à se servir autrement des équipements et installations abandonnés par les dominateurs d'hier, et à orienter leurs perfectionnements vers d'autres buts. Il en va de l'Inde massive comme il en eût été du monde si les progrès qui le transformèrent n'avaient pas creusé un fossé entre riches et pauvres comme entre le rationnel et le sacré.